



PHILOFICTIONS

**DES
IMAGINAIRES
ALTERNATIFS
POUR
LA PLANÈTE**

ARIEL KYROU

Avertissement préliminaire 9
Les fictions, ce n'est pas (que) du rêve

Introduction 13
Platon et Philip K. Dick sont dans un bateau...

1^{er} intermède philofictionnel 27
Le Ministère du futur de Kim Stanley Robinson

I. Les fictions philosophiques de futurs terrestres 35

2^e intermède philofictionnel 99
La série *Watchmen*

II. L'amour des fictions, les effictions et les schizofictions 105

3^e intermède philofictionnel 167
L'Aube d'Octavia E. Butler

III. L'effiction des amis terrestres (et extraterrestres) 173

4^e intermède philofictionnel 233
Visite de Li-Cam

Conclusion 239
Bienvenue dans notre entre-deux-mondes

**AVERTISSEMENT
PRÉLIMINAIRE**

**LES FICTIONS,
CE N'EST PAS
(QUE) DU RÊVE**

Ce n'est que de la fiction. Pour décider, gérer, mesurer, organiser et même changer raisonnablement le monde, il ne nous faut pas des histoires, des rêves et des imaginaires alternatifs, mais des faits. Des chiffres. Des données validées.

Tel est aujourd'hui encore le dogme des pouvoirs, des grands médias, des entreprises et des institutions du savoir, mais également d'une majorité des gens qui les écoutent. Leur erreur est de croire qu'il est *sérieux* de séparer les faits des fictions.

Comme si ces faits, devenant eux-mêmes des images et des récits dès l'instant vécu dans l'immédiateté, ne s'alimentaient pas du bouillonnement des souvenirs, des fantasmes, des œuvres aimées, des mythes collectifs et des visions singulières de leurs acteurs.

Comme si toute société ne reposait pas sur une immense fiction plus ou moins partagée.

Comme si la nôtre, de société – celle des inégalités sociales et du capitalisme prédateur, des régressions identitaires et des guerres de colonisation, du populisme à la Trump et de la montée des extrêmes-droites, du réchauffement climatique et de la sixième extinction de masse – était si solide, si satisfaisante et si prometteuse, qu'il ne puisse jamais être envisagé de la réinventer par la pluralité de nos projections fictionnelles.

Les œuvres de fiction ne sont pas une fuite hors du réel, surtout quand elles assument leur dimension philosophique. Certes, ces fictions-là, que j'appelle des *philofictions*, interrogent le réel d'aujourd'hui et de demain sans chercher à prédire le futur. Elles mettent en doute la réalité factice, soumise, sous sédatif, censée être immuable, que d'aucuns présentent comme le réel. C'est justement parce qu'elles ne le prennent pas au sérieux, ce réel, qu'elles y entrent par effraction, le passent à leur moulinette et participent à le

construire tout autrement, d'une façon, selon une temporalité et à un niveau qui restent néanmoins mystérieux. Mais ce credo, qui laisse sa place au doute, n'est pour autant ni un délire irrationnel ni un songe idéaliste.

Personne ne sait, d'un point de vue strictement scientifique, quel est le pouvoir exact des imaginaires, fort, infime ou variable selon les individus et les situations. Mais est-ce une raison pour ne pas parier sur leur capacité de métamorphose à long terme ?

Pour mieux nous opposer au *storytelling* souriant de l'économie dominante ou à son pseudo contraire du *complotisme* noir, il y a urgence à cultiver une faculté de transformation par la fiction, pour nous, pour nos enfants, et surtout pour les générations qui suivront.

Ouvrir les *devenirs* plutôt qu'en fermer les possibles suppose plus que jamais l'amour des fictions, à la fois différentes et inséparables des faits.

INTRODUCTION

**PLATON ET
PHILIP K. DICK
SONT DANS
UN BATEAU...**

Platon est un écrivain de science-fiction.
Philip K. Dick est un philosophe.
À moins que ce ne soit l'inverse...
... Ou qu'ils ne soient tous deux, et philosophes, et auteurs
de science-fiction.

Platon et Philip K. Dick sont nos contemporains. Ils ne nous racontent ni le IV^e siècle avant Jésus-Christ dans la Grèce antique, ni le milieu du XX^e siècle depuis la Californie. Non, l'un et l'autre éclairent notre *devenir* par leurs expériences de pensée.

Car les concepts du premier, nourris de fiction malgré sa défiance pour les orfèvres de l'illusion, et les spéculations du second, transformant en sensations ses infinis questionnements sur notre réalité, sont au cœur des imaginaires les plus actuels de notre troisième millénaire.

Platon a porté le mythe de l'Atlantide. Il a fait de cette île une utopie de vertu et de fertilité, de richesse dorée comme de sagesse supérieure. Il en a décrit la mutation vers la laideur, l'inconvenance et l'injure aux divinités qui l'avaient si bien lotie. Et c'est ainsi, pour prévenir Athènes de pareille déchéance, qu'il en a expliqué l'effondrement final. La catastrophe ayant englouti l'Atlantide a sonné comme un avertissement aux civilisations du futur¹. Dans l'allégorie de la Caverne, plus célèbre encore, Platon imagine les humains enfermés, enchaînés, immobilisés sans le savoir au cœur d'un souterrain. Ils croient vivre dans le monde réel, tangible, alors qu'ils s'ébattent dans un espace faux et artificiel. Tournant le dos aux éclats du Soleil, ils ne perçoivent *en vérité* que des ombres et n'entendent que les échos du réel fondamental. S'extraire de cette immense prison aux airs de réalité confortable implique un choix, puis un long et terrible effort. L'enjeu,

pour celle ou celui qui tenterait de grimper vers le ciel, est de résister à l'aveuglement de la lumière, d'amadouer, d'appréhender puis de faire sien – en philosophe – le monde des Idées pures et parfaites. Du Bien. Du Vrai... Aujourd'hui, dans une société dont les valeurs partent à la dérive et où la parole instituée ne construit plus rien tandis que brûlent des forêts et se noient des cités sous les tornades, l'image de la Caverne a du sens. Trop peut-être. Elle a d'ailleurs été réinventée par *Matrix*, simple film de SF, au passage du siècle. Ingurgite la pilule bleue, Néo, et tu restes dans le paradis de la Matrice, c'est-à-dire du bienheureux souterrain. Prends la rouge, et te voilà paré pour l'ascension douloureuse vers le monde réel. Sauf que le risque est ici patent : et si, au lieu de monter vers l'intelligible, la personne convaincue de vivre au fin fond de la Caverne de quelque puissance maléfique ne prenait l'allégorie au premier degré et devenait en toute innocence une fiefée *complotiste* ? C'est ainsi que la jeune militante dénommée *Estelle Redpill*, fan de *Matrix* ayant fait de la pilule rouge son pseudo, a été au début des années 2020 une égérie de l'extrême-droite identitaire, souriante adepte du « grand remplacement ». Adoptant à la lettre la métaphore de la Machine omnipotente et manipulateur de *Matrix*, déclinaison cinématographique de l'image strictement philosophique de la Caverne de Platon, Estelle Redpill a troqué un sentiment de désorientation contre une opinion désastreuse. À l'instar des partisans voire simples électeurs de l'extrême-droite, aurait-elle substitué une illusion par une autre ?

S'approprier les concepts de l'Atlantide ou de la Caverne sans les réinventer au filtre du présent et de l'infinité de nos horizons ne peut qu'aboutir à une impasse. Sous un autre regard, prendre leurs récits allégoriques comme des vérités stricto sensu s'avère tout

aussi délétère. Il ne s'agit pas de remplacer une croyance absolue par une autre. L'enjeu est à l'inverse de susciter les conditions de mises à jour de ces concepts-là, donc de leur mise à nu, de leur réinvention, voire de la création de nouveaux concepts sur les ruines revisitées des anciens. C'est ce que réussit Philip K. Dick lorsqu'il renverse avec ironie la métaphore des Idées pour chambouler notre vision de la réalité et de ses cataclysmes. Dans son roman *Ubik*, en pleine crise métaphysique, le réfrigérateur hypermoderne devient un «énorme modèle hydraulique», et la télé haut de gamme un poste radio. Ici, l'idéalisme prend corps. Le concept s'incarne littéralement en une situation sensible, en percepts mutants autant qu'en affects déstabilisants : «C'était peut-être la vérification assez épouvantable d'une ancienne philosophie mise au rancart, la théorie des idées chez Platon, des archétypes qui, pour chaque catégorie d'objets, sont la seule réalité².» L'Idée, motivée par le doute viscéral de Philip K. Dick, se mue non en un décor évanescent, mais en matières à toucher. À sentir. À vivre. Cette concrétisation des objets techniques en leur essence archaïque rompt la stérilité contemporaine, trop transcendante, de l'Idée de Platon. Elle nous contraint à la réexaminer à la lumière des pièges de l'obsolescence programmée, des sociétés de surveillance et d'autocontrôle, du dérèglement climatique, des menaces sur la biodiversité, de la montée des inégalités sociales, des dégâts désormais évidents de l'*Anthropocène* – ce nouvel âge géologique dont l'humain serait l'origine et la force tellurique³. La fiction de l'écrivain de science-fiction suggère ainsi une mutation terrestre, au-delà du capitalisme, de la vérité de toute chose selon Platon.

La *Chambre de divination climatique* de Yann Toma participe de la même démarche de dévoilement par la fiction d'un réel pollué dans tous les sens de l'adjectif. L'artiste y

transforme par exemple, le temps d'une manifestation *in situ*, la rotonde du jardin de l'hôtel Salomon de Rothschild à Paris en un espace de narration philosophique tourné vers le futur⁴ : une drôle de petite caverne remplie d'une myriade presque infinie d'ampoules éteintes, avec en son centre une Pythie en colère, enfermée dans une cage de Faraday aux côtés d'un oiseau blessé, symbole d'une altérité animale abîmée. Lorsqu'il entre, le visiteur entend des mots du dernier rapport du GIEC ou Groupe d'experts intergouvernementaux sur l'évolution du climat, mais en latin, donc dans une langue incompréhensible pour le commun des mortels. Platon n'est pas loin. Les paroles qui suivent, dans l'enceinte de cette vraie fausse tente obscure comme celle des chamanes du nord-est de la Sibérie, sont des extraits de romans de Philip K. Dick, dont surtout *Ubik*. Ces citations déclamées, cette énergie artistique dégagée par l'œuvre, cette ambiance de rêves ou de cauchemars se situent dans un *entre-temps* propice à la pensée et aux changements : entre l'extinction de nos amis et la renaissance de nos amours, l'entropie galopante et les fantasmes d'ubiquité, la vie glacée comme en cryogénie et l'espoir d'un réveil lumineux, terrestre et extraterrestre.

La *Chambre de divination climatique* de Yann Toma est une *philofiction*⁵, tout comme le sont les quatre œuvres de mes *intermèdes philofictionnels* et le conte de science-fiction qui ouvre mon premier chapitre : *Un psaume pour les recyclés sauvages* de Becky Chambers⁶. Chacune à leur façon, ces créations s'avèrent des dispositifs de téléportation métaphysique des humains, visiteurs, spectateurs ou lecteurs, vers des *événements* potentiels, constitutifs des temps à venir, entre chaos climatique et bifurcations de société. Elles ne sont pas prescientes et s'offrent à leurs publics l'air de rien, comme de simples récits, films ou

installations décalant le regard. Venant des arts plutôt que des sciences humaines, elles renouent néanmoins avec le cœur brûlant de la philosophie. C'est grâce à leurs fictions assumées, mettant à distance, mieux, défiant notre réalité toxique, qu'elles retrouvent et réinventent l'intensité du *concept*. À la façon de Philip K. Dick mettant cul par-dessus tête les Idées pures et parfaites de Platon, elles s'approprient ce sésame de la philosophie. Puis elles le plongent, ce concept transfiguré par des voies et voix hétérodoxes, dans l'actualité la plus vive de notre siècle en phase de réchauffement, afin de réveiller notre humanité en pleine gueule de bois, au lendemain de la (longue) cuite *extractiviste* de l'Anthropocène. La pièce de Yann Toma résonne de façon plus sombre que le conte décalé, le rêve optimiste de Becky Chambers, ou même que la dystopie climatique se mutant en utopie lucide du *Ministère du futur* de Kim Stanley Robinson⁷, que je décrypte après cette introduction. Mais tous trois ébauchent des imaginaires alternatifs pour la planète, et produisent ainsi de la philosophie contemporaine par d'autres moyens que la philosophie. Les percepts qu'ils dessinent et les affects qu'ils induisent, se constituent en des fictions à ressentir, à vivre telles des expériences de philosophie où se projeter pour explorer le meilleur ou le tout autrement. Ces œuvres incarnent un ou plutôt des *devenirs* que l'humanité aurait jugés abracadabrants il y a un demi-siècle, et dont les événements ne semblent pourtant pas si impossibles aujourd'hui. Nées de la pluralité des mondes imaginaires, elles n'affirment ni n'imposent rien. Mais elles répondent à une nécessité du présent.

Car faire fi de la dimension imaginaire de nos vies revient désormais à accepter d'en subir aveuglément les fictions les plus bruyantes, les plus puissantes, les plus aliénantes. Ces fictions-là servent de marchepieds à des

concepts sclérosés par le temps et les usages réducteurs, tels l'emploi, la croissance ou le nationalisme. Autant de notions pourtant présentées dans les grands médias et les cercles dominants de la société comme des réalités encore intangibles. Intouchables. Impossibles à remettre en cause. L'abandon des imaginaires au nom de ce qui serait la *réalité* équivaut à laisser les récits, mais aussi les concepts de l'époque, qui bouillonnent et agissent en nos têtes, entre les mains de la publicité, de la propagande, du *storytelling marketing*, de l'ingénierie sociale, du *transhumanisme*, du *solutionnisme technologique*, d'une logorrhée politique aux airs de *pétainisme* ou sur un registre encore plus archaïque de l'absolutisme identitaire ou religieux. La raison critique, l'analyse rationnelle des impasses d'une société qui semble se déliter en de multiples formes d'effondrements environnementaux, sociaux ou politiques, le travail de dénonciation et de déshabillage factuel que mènent certains penseurs ou journalistes d'investigation sont essentiels. Mais ils ne peuvent suffire pour alerter, sensibiliser et surtout ouvrir de nouvelles perspectives. Ces éclairages de la raison ont besoin d'être complétés par le dévoilement, l'analyse approfondie des imaginaires ainsi que de leurs sens et de leur non-sens philosophiques, mais également par la création de récits, de mondes parallèles ou de *contre-fictions* de nos « à-venir » capables de s'opposer aux récits aliénants. De les décrypter. De les contredire. D'en rire et de les dépasser.

Là est tout l'enjeu, très contemporain, de ce que j'ai baptisé la *philofiction*.

Une *philofiction* est d'abord une *fiction à haute portée philosophique*, en prise avec les démons les plus actuels de nos sociétés, pour les conjurer et les défier dans les horizons de l'immensité des possibles... qui souvent nous paraissent impossibles. Nouvelle ou roman,

long-métrage voire série tv, jeu vidéo, théâtre ou dispositif artistique, une œuvre de fiction devient une *philofiction* dès lors qu'elle se défait des clichés de l'opinion et de l'économie dominantes pour les interroger lucidement et voyager sans ornières dans la constellation de nos *devenirs*. Devenirs que je qualifie volontiers de *terrestres*, car comment ne pas se préoccuper de l'habitabilité de la Terre⁸, ainsi que d'*extraterrestres*, pour signifier la nécessité de futurs inattendus, de rencontres imprévisibles dans des galaxies l'étant tout autant.

Sur un autre registre, une *philofiction* se veut une amie («philo») des œuvres de «fiction» autant qu'une pensée critique de l'aujourd'hui, nourrie de récits issus de l'imagination de femmes et d'hommes de réflexion. Cet essai est donc un plaidoyer pour *l'amour des fictions*. Il revendique un amour, un désir même, pour les histoires et les dispositifs qui ouvrent les possibles par leur prise de distance. Autant d'œuvres ou d'espaces assumant leur caractère fictionnel, tout au contraire des *schizofictions* du *storytelling*, du *complotisme* ou du populisme d'extrême-droite qui tentent de nous faire prendre leurs illusions délétères pour l'unique Vérité, clôturant ainsi les horizons des événements à venir.

Selon une logique parente, mais étendue à l'ensemble de la faune et de la flore, les *philofictions* sont également les *fictions des amis*. Individuelles ou collectives, elles racontent l'ami proche ou étranger, l'animal ou la plante avec lesquels nous tissons des relations, nous créons et partageons des écosystèmes de vie pour mieux les habiter. Prise au sens du philosophe et éthologue Dominique Lestel, l'amitié se configure ici «à l'interface d'une histoire naturelle, de quelques histoires culturelles et d'une multitude d'histoires individuelles⁹.» Et elle s'incarne en une pluralité de situations et d'interactions, que ce

soit avec l'immense baobab ou l'infime bactérie, le chien compagnon ou le paysan révolutionnaire, le ptérodactyle disparu ou le migrant perdu, le sanglier des forêts ou l'amibe télépathe de Ganymède¹⁰, etc.

Riches d'imaginaires terrestres et extraterrestres, les *philofictions* sont à la fois des supports philosophiques, des actes d'amour de la fiction et des fictions d'amitiés d'une infinie diversité.

Ce livre est un essai hybride. C'est ce que traduit le jeu complexe et paradoxal de son titre, *Philofictions*, et de son sous-titre «Des imaginaires alternatifs pour la planète». Ce travail cultive certes une dimension philosophique, de l'ordre de l'analyse. De la pensée. Mais il assume une forme et des *a priori* le rapprochant d'un manifeste politique. Il part du principe, certes critiquable, que l'urgence écologique et sociale d'aujourd'hui ne supporte pas la neutralité. Il assume dès lors ce choix subjectif d'une vision terrestre et anarchiste, comme je l'ai revendiquée ailleurs¹¹. Je pense en effet qu'il est non seulement possible, mais indispensable de creuser une voie ouvertement critique d'un certain type de capitalisme prédateur et *extractiviste*, en grande partie piloté par les mécaniques du tout numérique. Il n'y a là nul jugement moral. Juste une conviction à partager et, peut-être, des graines à semer pour que fleurissent après-demain des futurs un peu moins dystopiques. *Philofictions* est un essai ouvertement engagé, mais pas antinomique d'une exigence d'honnêteté intellectuelle. Il m'interdit en revanche de prétendre à la rigueur scientifique, pesant le pour et le contre de chaque assertion, parfois frigorifique à force de se vouloir objective, qui me permettrait en théorie d'alimenter *sérieusement* le débat universitaire sur ce que font ou non à leurs publics les œuvres de fiction.

Il n'en reste pas moins que le sujet de cet essai hybride n'est pas la philosophie en tant que telle, mais la fiction. Plus précisément, il traite de ce que l'épistémologue et philosophe Markus Gabriel appelle les « objets fictifs¹² », tout particulièrement des œuvres de fiction et des effets de leur réception dans le réel. Je mène ces réflexions, subjectivement donc, au-delà de la quête de connaissance. Je lance des hypothèses en m'appuyant sur des textes. Je tente d'interroger la potentialité de ces objets fictifs, qui existent au cœur de notre réalité comme l'écrit le penseur allemand, à participer à une profonde métamorphose de nos sociétés. Un changement de paradigme¹³.

Car les *philofictions* sont peut-être la face lumineuse de ce que le philosophe Peter Szendy et à sa suite le penseur hétérodoxe Dominik Jenvrey appellent des *effictions*¹⁴, c'est-à-dire des fictions efficientes, qui agissent concrètement sur le quotidien de tout un chacun. Sur l'humanité. Sur la planète. Selon ma perspective, au spectre plus large que la leur, devient une *effiction* toute fiction lue, vue ou vécue, dont les acteurs ressentent indiciblement ou constatent consciemment les transformations tangibles sur leur vie, leurs actions, leurs créations, leurs rapports au monde et *in fine* leur capacité de construction individuelle et collective de leurs « à-venir ».

Ces *philofictions* *efficientes* supposent, pour en apprécier les potentialités émancipatrices et les *effets* mutants, de réfuter la vision scientiste, objectiviste du monde, qui défend classiquement l'existence d'une frontière « empiriquement irréfutable » entre récit factuel et récit de fiction¹⁵ – et que remet en cause le « réalisme fictionnel » de Markus Gabriel. Car les *philofictions* ne sont pas séparées du réel, mais au contraire l'alimentent plus que jamais. Elles produisent directement ou du moins éclairent de leurs lumières sombres ou éclatantes une

multitude d'événements d'hier, d'aujourd'hui ou surtout de demain, appréhendables dans les lignes de temps que tissent voire anticipent nos vies. Elles agissent concrètement sur les environnements humains et non-humains, sur les fabriques de nos lendemains, sur les devenirs qui sont ou pourraient être les nôtres, à l'instar de la canicule mortelle, de l'écoterrorisme inévitable ou du Machin des Nations unies qu'imagine Kim Stanley Robinson dans *Le Ministère du futur*.

1. Voir le début du *Timée* (17a-27b) et la deuxième moitié du *Critias* (112e-121c), dans Platon, *Timée/Critias*, Paris, Flammarion/GF, 2017, p. 106-113 (*Timée*) et p. 364-378 (*Critias*), mais aussi l'introduction de Luc Brisson au *Critias*, autour de l'Atlantide, p. 313-341.
2. Philip K. Dick, *Ubik* (1969), Paris, Robert Laffont/Ailleurs et Demain, 1970, p. 164.
3. Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil/Points, 2016, p. 17. Selon le Prix Nobel Paul J. Crutzen, premier à en utiliser le terme, l'Anthropocène aurait débuté en 1784, date du brevet de James Watt sur la machine à vapeur, symbole de la première révolution industrielle et de la *carbonification* de notre atmosphère par combustion du charbon. Certes rejetée en tant que pure « ère géologique » par la très officielle Commission internationale de stratigraphie en mars 2024, ce concept n'en a pas moins été adopté par un grand nombre de scientifiques de toutes disciplines, et reste reconnu pour sa pertinence au regard des conséquences de l'activité humaine sur la planète.
4. Cette *Chambre de divination climatique*, écho d'autres espaces de même philosophie que continue à créer Yann Toma, s'est en effet installée à la Rotonde Balzac de ce lieu, dans le seizième arrondissement parisien, du 15 au 30 octobre 2022.
5. Cette notion de *philofiction* est née en 2021 de mes discussions avec les philosophes Dominique Quessada et Raphaël Liogier. Mais dans le cadre des recherches qui ont suivi, j'ai découvert ce terme au sein d'un article de François Laruelle, « Alien-sans-aliénation, programme pour une philofiction », dans *Philosophie et science-fiction*, Paris, Vrin, 2000, coordonné par le philosophe Gilbert Hottois, ainsi que dans le sous-titre d'un essai signé en 2011 par Peter Szendy, *Kant chez les extraterrestres, Philosofictions cosmopolitiques*, Paris, Minuit, sous le libellé quelque peu différent de « philosofiction ».
6. Becky Chambers, *Un psaume pour les recyclés sauvages* (2021 pour l'édition originale sous le titre *A Psalm for the Wild-Built*), Nantes, L'Atalante/La Dentelle du Cygne, traduit de l'anglais par Marie Surgers, 2022.
7. Kim Stanley Robinson, *Le Ministère du futur* (2020 pour l'édition originale sous le titre *The Ministry for the Future*), traduit de l'anglais par Claude Mamier, Paris, Bragelonne, 2023.
8. J'emprunte cette appellation de « terrestre » au sociologue, anthropologue et philosophe des sciences Bruno Latour, pour signifier la prise de conscience de notre interdépendance, de notre lien insécable aux agents et écosystèmes de la *zone critique* de la Terre, c'est-à-dire de la fine pellicule au sein de laquelle la vie s'est constituée et se renouvelle sans cesse.
9. Dominique Lestel, *Les amis de mes amis*, Paris, Seuil/La couleur des idées, 2007, texte de quatrième de couverture.
10. Référence à l'extraterrestre empathique qui, dans *Les clans de la Lune Alphane* de Philip K. Dick, sauve un humain qui voulait se suicider, alors qu'il ne le connaissait pas auparavant...
11. Ariel Kyrrou, *Dans les imaginaires du futur, Entre fins du monde, 1A, virus et exploration spatiale*, Chambéry, Hélios/ActusF, 2020 pour l'édition originale, 2023 pour la version poche légèrement revue.
12. Markus Gabriel, *Fictions* (2020), traduit de l'allemand par Frédéric Gendreau, Paris, Vrin, 2023, p. 29.
13. Certains écrivains et écrivaines, tels Catherine Dufour et Alain Damasio dont je reconnais volontiers l'importance qu'ils ont pour moi, partagent ce pari sur le potentiel transformateur des œuvres de fiction. D'autres, comme Romain Lucazeau, s'y opposent, considérant que la littérature n'a rien à voir avec une quête d'ordre politique, même menée en tout esprit critique, honnêtement. Je suis en désaccord avec ce point de vue de Lucazeau, mais je le respecte.
14. Dominiq Jenvrey, *L'effiction, Essai de recontrologie*, Grenoble, UGA Éditions, 2022. Ce concept a été emprunté (et réinterprété) par Dominiq Jenvrey à Peter Szendy. Voir, de ce dernier, *Membres fantômes des corps musiciens*, Paris, Minuit, 2002.
15. Voir par exemple Françoise Lavocat, *Fait et fiction*, Paris, Seuil, 2016.